
Amours basques de Pierre Loti (Pages inédites du *Journal intime* de Pierre Loti)

André Moulis

Citer ce document / Cite this document :

Moulis André. Amours basques de Pierre Loti (Pages inédites du *Journal intime* de Pierre Loti). In: Littératures 2, automne 1980. pp. 99-131;

https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1980_num_2_1_1177

Fichier pdf généré le 29/03/2018

AMOURS BASQUES DE PIERRE LOTI

Pages inédites du *Journal intime* de Pierre Loti
présentées par
André MOULIS

Bakhar-Etchea... La Maison du Solitaire... Jamais je ne me trouve à Hendaye devant le portail de «l'ermitage de Biscaye» de Pierre Loti sans éprouver, avant d'entrer, une secousse au vif de l'âme. Car c'est là que sont nées tant de pages de la poésie de détresse de ce génie du crève-cœur : la plupart de celles-ci, qu'on va découvrir¹, mais aussi la plus grande partie de Ramuntcho, non peut-être son meilleur roman, sans aucun doute un des plus significatifs de sa pensée, de son cœur². Il y composa en outre maints chapitres de Figures et choses qui passaient, de Reflets sur la sombre route, du Château de la Belle-au-Bois-dormant...

Le portail s'ouvre sur un petit parc entouré de hauts murs et aux allées capricieuses, sur une végétation touffue où voisinent plantes d'Orient et d'Occident. La lumière y est tamisée et verte. La maison, typiquement basque, aux murs blancs sur lesquels tranche vigoureusement le vert des volets, est toute simple, coiffée d'un toit presque plat à auvents de bois sculpté. Des terrasses dominant la baie de la Bidassoa, on découvre en face Fontarabie, l'antique Ondarrabia surgissant du moyen âge avec ses remparts crénelés, ses vieux hôtels chamarrés d'écussons de pierre, ses maisons à miradors pressées autour de la massive forteresse que Charles-Quint fit édifier. A gauche, l'horizon est fermé par le massif de la Haga aux trois têtes chauves, aux teintes africaines. A droite, par-delà les blancheurs de la plage d'Hen-

daye, on aperçoit l'océan, «comme une bande de nacre bleue». En dessous, c'est la Bidassoa, «inerte et lisse», tantôt «rivière pure», tantôt «fleuve ensablé». A marée haute, elle envahit la baie de Chingoudy et vient baigner, de vagues amorties, les murs de clôture, un escalier de pierre, une manière de tour. Du salon, le panorama est extraordinaire : devant vous s'étend l'Espagne, Irun au creux des montagnes, Fontarabie «aux couleurs de cuivre et de basane», au pied du sombre Jaizquibel, lui-même entre les profondeurs du ciel et de l'eau.

C'est en décembre 1891 que Pierre Loti accepta le commandement du Javelot, canonnière qui stationnait sur la Bidassoa, sorte de poste de police flottant à la frontière espagnole. Il remplit ces fonctions près de quatre ans, d'abord du 16 décembre 1891 au 16 juin 1893, et y revint officiellement du 16 mai 1896 au 1er janvier 1898. De service à la Préfecture maritime de Rochefort de juin 1893 à mai 1896, il obtint, de janvier à juin 1894, un congé de six mois durant lequel il effectua un pathétique et décevant pèlerinage à Jérusalem, puis, au retour de son ardente quête du divin en Terre Sainte, deux courtes étapes à Constantinople — du 12 au 28 mai 1894 — et à Brousse — 29 et 30 mai.

A Hendaye, Pierre Loti n'avait guère que la responsabilité de quelques devoirs administratifs. Du moins ce commandement sans prestige lui assurait-il l'avantage de rester en France et de se livrer plus activement à sa carrière littéraire, alors précisément que ses sources d'inspiration se trouvaient renouvelées.

Or, peu à peu, lentement, il subit la séduction de cette «petite Bretagne du Sud-Ouest sur laquelle plane encore l'esprit des vieux âges», à tel point qu'il acheta Bakhar-Etchea qui lui devint un foyer presque aussi cher que ceux de Rochefort et de Saint-Pierre-d'Oleron. Ne retrouvait-il pas, dans sa prise de contact avec l'aînée des races d'Occident, au cours de sa découverte ravie de l'Euskal-Herria, des impressions et des songes lui rappelant ses excursions bretonnes : une nature encore sauvage, une race primitive, mystérieuse, farouche, d'une foi ardente et naïve, des êtres profondément marqués par la permanence du même rêve religieux ; un pays de granit et de pluie, avec des jonchées de fougères et de digitales roses ?

Dans la petite maison basque qu'il a d'abord louée, présentant les émotions intenses que lui réserve ce pays, en une page révé-

latrice de sa personnalité tourmentée, il confie à son Journal intime, malgré sa foncière anxiété, un espoir de détente, jusqu'à l'intuition d'un regain de vigueur :

Mardi 1^{er} mars 1892. — ... Devant nous, il y avait l'espèce de lagune, inerte à ces heures, qui est la Bidassoa, puis le grand décor de Fontarabie et de l'Espagne. Dans ce calme complet et cette solitude de ma vie d'ici, qui est comme le recommencement d'une vie nouvelle, après dix autres vies humaines, tout mon passé se recule, s'apaise, s'oublie. Et je me demande quoi de nouveau pour demain, quoi d'amour, de charme et de souffrance m'apportera cet été basque qui va arriver avec son soleil et sa lumière, dans ce petit coin perdu où j'ai à passer une année de jeunesse finissante.

Et l'air d'aujourd'hui me grise.

Conscient de l'emprise progressive qu'exerce sur lui le pays basque, Pierre Loti consigne scrupuleusement dans son Journal intime une riche variété de notations, tantôt cursives, tantôt plus soutenues et paraissant minutieusement élaborées bien que constamment sans retouches, toujours de premier jet. Pages fiévreuses et brûlantes, pages d'angoisse et de doute, parfois d'ivresse, celles que je révèle ici ont été écrites à Hendaye ou à Rochefort. Au gré des circonstances, sans suite méthodique, sans souci de transition, il a noté chronologiquement sa participation aux parties de pelote basque, aux expéditions de contrebande, la description d'une course de taureaux, le pittoresque d'une messe de minuit en Espagne, les visites amicales reçues ou rendues, d'admirables évocations, nuancées selon la saison et l'heure, de la terre euskarienne... — et ne laisse pas, amoureux à l'exigeante sensualité, de tenir le journal de ses multiples expériences sentimentales ou charnelles. Prompt à s'enflammer, des passades amoureuses, simple distraction des sens, à la griserie, à la grande fête voluptueuse, il mentionne la moindre aventure, il évoque gravement tout solennel enchantement.

Il est important de préciser que son mariage avec Jeanne-Blanche Franc de Ferrière avait eu lieu le 20 octobre 1886. En mai 1887, la naissance prématurée d'un fils qui ne vécut pas l'affecta profondément. Le 18 mars 1889, la naissance de son fils Samuel le combla de joie.

Directeur-Rédacteur en chef des Cahiers Pierre Loti, après

avoir reproduit dans cette revue de larges extraits du *Journal intime* (relatifs à ses séjours en Turquie, en Chine...), j'ai commencé avec le numéro 23 (juin 1958) la publication dans leur suite chronologique des notes de Pierre Loti à partir du 1^{er} janvier 1891, la poursuivant jusqu'au 25 octobre 1894 (numéro 74 de décembre 1979, dernière livraison parue). Or, en révélant dans les *Cahiers Pierre Loti le Journal intime des années 1893-1894*, j'ai systématiquement écarté toutes les notations ayant trait à ses aventures clandestines, à ses amours basques. Non seulement parce qu'elles forment à elles seules un tout, un «roman» personnel, mais surtout parce que, me semblait-il, elles auraient produit une déplaisante disparate parmi d'autres pages d'essence purement familiale, ou amicale. Au surplus, j'étais assailli de scrupules, en dépit de l'agrément de la famille de l'écrivain.

Car Pierre Loti, dans sa dilection pour la race basque, avait conçu l'impérieux dessein de se perpétuer en une descendance irrégulière, euskarienne précisément. Pour mieux lutter contre l'inéluctable anéantissement, pour triompher, ne serait-ce que momentanément, de la mort, sa volonté de survivre grâce à une multiple postérité est incontestable³. Résolument, il a mêlé son sang au sang d'une Basquaise saine et robuste, belle incarnation de la race euskarienne. Trois fils lui sont nés, dont le cadet mourut en bas âge...

De rares biographes ont fait allusion à cette descendance. En particulier, en mars 1960, Robert Guéneau a écrit, dans le numéro 29 des Cahiers Pierre Loti, p. 15: «Oui, la mère de Ramuntcho a donné trois enfants au Commandant Viaud et l'a suivi à Rochefort où elle habitait un faubourg de la ville. Mon ami Samuel Loti-Viaud, le seul fils légitime de Loti, me pardonnera de révéler ces faits puisque maintenant trop de gens sont dans la confidence...»

Avec une extrême discrétion, l'unique fois où, dans un livre, Pierre Loti a lui-même fait allusion à ses trois tout jeunes garçons et à leur mère, la Basquaise, dans leur maison d'un faubourg rochefortais, c'est au cours d'une bien curieuse relation notée en juillet 1914.

Il a intitulé ce récit d'un ensemble d'apparitions énigmatiques, furtives ou macabres: Visions des soirées très chaudes de l'été; et singulièrement il l'a inséré en tête d'un volume presque entièrement inspiré par l'horreur de la guerre de 1914: Quelques Aspects du vertige mondial⁴. En raison du contexte, ce passage pourrait être confondu

avec le récit d'une longue hallucination, alors que son début traduit au vrai une réalité concrète. Aux yeux de ceux qui savent, outre l'intérêt suscité par l'effrayante apparition et le mystère d'une si étrange vision, la page est suffisamment révélatrice de l'identité de sa famille « secrète » pour qu'elle trouve ici sa place.

... Je franchis maintenant beaucoup d'années, pendant lesquelles rien de frappant ne m'apparut, pour en venir à un été dont je ne sais plus exactement la date, mais qui devait être tout à la fin du siècle dernier. Au fond du grand jardin d'une maison de faubourg, j'étais assis, au beau crépuscule, en compagnie de trois tout petits garçons, d'un an, trois ans et cinq ans. Leur mère, qui était aussi là, tenait sur ses genoux le plus petit, qui ne voulait pas dormir et gardait obstinément ouverts ses yeux de jolie poupée. Aucun bruit ne nous venait de la ville toute proche et, depuis un instant, nous parlions à peine. Ce soir-là, c'était l'odeur grisante des clématites qui dominait dans l'air; elles couvraient, comme d'une épaisse neige blanche, déjà un peu noyée d'ombre, le toit d'une vieille petite cabane rustique, presque maisonnette à lapins, dont la fenêtre ouverte, non loin de nous, laissait paraître l'intérieur tout noir.

Pauvre petit, aux larges yeux de poupée, qui ne fit qu'une si courte visite aux choses de ce monde ! Je l'ai à peine connu la durée d'une saison, car il était né pendant un de mes voyages aux Indes et il fut emporté par une épidémie infantile pendant que j'étais en Chine. Pauvre tout petit, qui regardait fixement, comme hypnotisé, le dedans obscur de la cabane aux clématites ! Jamais encore, je n'avais tant remarqué son *expression* et c'est toujours son image de cette fois-là que je retrouve en souvenir, quand je repense à lui. Voyait-il quelque chose ou bien rien ? Pensait-il déjà quelque chose, ou bien rien ? Qui dira jamais ce qui s'éveille ou ne s'éveille pas dans ces mystérieuses petites ébauches de têtes humaines ? L'un des deux autres, — celui de trois ans, tout chevelu de boucles blondes, — qui avait suivi son regard attentif, s'effara tout à coup devant la minuscule fenêtre : « Il y a une figure là ! » dit-il. Et il répéta plus fort, d'une voix changée par la frayeur, en se jetant contre sa mère : « Si ! Il y a une figure. Je te dis qu'il y a une figure ! » Machinalement, je regardai aussi. Alors la figure m'apparut soudain, ridée, édentée, cadavérique, vieille femme aux longs cheveux ébouriffés, et, avant de s'effacer, elle prit le temps de cligner de l'œil, pour me faire signe de venir.

Bien entendu, je n'eus même pas l'idée d'entrer dans la cabane pour vérifier, étant d'avance parfaitement sûr de n'y trouver personne. Mais il fallut vite emmener l'enfant, qui avait trop peur pour rester là. Et combien j'aurais été curieux de savoir s'il s'était cru appelé, lui aussi ! Cependant je n'osai pas le lui demander, par crainte de préciser et d'agrandir son épouvante.

Pierre Loti est mort en 1923 ; et près d'un siècle s'est écoulé depuis ce drame intime que déjà, de son vivant, tout Hendaye, tout Rochefort connaissent ou du moins soupçonnaient. Loti lui-même, dans son roman, n'a guère fait mystère d'autres amours... extra-conjugales. Mais la toute-puissance du Temps écoulé estompe tout scandale, efface bien des meurtrissures...

Au surplus, tous scrupules refoulés, alors que, hors Pierre Loti qu'on connaîtra ainsi plus intimement, les protagonistes de cette histoire vécue risquent un définitif oubli, ne peut-on estimer que la qualité littéraire de bon nombre de ces pages justifie leur publication ?

André MOULIS

PAGES INÉDITES
DU JOURNAL INTIME DE PIERRE LOTI

Ce ne sont d'abord, dans son Journal intime, éparses parmi d'autres pages développées comme à plaisir, que de succinctes et rares notations mentionnant de brèves aventures, des amours sans lendemain. Telle celle-ci :

Hendaye. Jeudi 23 février 1893. — ... Ma solitude d'ici et ma liberté — et les faciles amours qui me grisent encore.

Parfois, perce mystérieusement entre les lignes l'écho d'une angoisse :

Hendaye. Jeudi 15 juin 1893. — ... L'après-midi, un incident d'amour, ardemment désiré depuis des mois, survient, délicieux et mortellement triste, à l'heure du départ.

Plus souvent, il s'attarde à évoquer une ivresse des sens que rend plus intense l'enchantement du pays basque.

Lundi 4 septembre (1893). — Hendaye. Ils passent effroyablement vite, les jours de grand air pur, de repos, de vie physique, d'amour...

La journée au château d'Abbadia⁵, au jeu de paume avec Marcos⁶.

... Et ce soir, quand la vieille cloche de Fontarabie a sonné neuf heures, le rendez-vous délicieux, sous le ciel étoilé et chaud, sous une voûte de vieux chênes, dans un petit bois solitaire, du côté de

l'Espagne, où les racines et les mousses font des fauteuils et des berceaux. Elle, dans sa beauté vigoureuse et fraîche, type sans mélange et idéal de la saine race basque aux yeux noirs. Puis nous sommes revenus lentement, nous donnant le bras, en sécurité à cette heure avancée, sur la route solitaire, ne nous quittant que près des premières lumières d'Hendaye. Et je rentre à la maison, par cette échelle de corde qui m'a servi à tant d'aventures d'amour.

Peut-être n'est-ce que sa forme incomparablement belle que j'aime ainsi. Mais je ne croyais pas l'aimer tant; la séparation et, pendant les premières soirées de mon retour, l'angoisse de croire que c'était fini m'ont fait comprendre que d'elle surtout, peut-être d'elle seule, venait pour moi tout le charme du pays basque.

Mardi 10 octobre 1893. — ... je sortais, dans la nuit tranquille et fraîche, dans le village endormi, allant au rendez-vous de chaque soir.

... Celle que j'aimais en ce temps-là, — et que malgré tout j'aime encore — c'est elle surtout qui m'a fait l'âme basque...

Mercredi 11 octobre. — Hendaye encore... Et je me sens l'âme basque, ce matin, irrévocablement basque; des liens profonds me tiennent à ce coin de la terre, un peu âpre, un peu fermé, un peu triste — où j'ai aimé déjà de tout mon cœur et de tous mes sens.

Et je suis près de prendre, à cette heure du départ, une résolution grave qui me liera à ce pays d'une façon plus définitive encore... A l'ardent soleil de dix heures, je vais rejoindre le docteur Durruty⁷ qui depuis hier a mes confidences et devient mon conseil. Il m'a parlé d'une jeune fille, la sœur de mes amis et compagnons de contrebande, Tiburcio et Ramoncho, qui peut-être pourrait devenir ma femme — et il doit me la montrer ce matin.

Elle demeure sur la route d'Irun. Devant sa maisonnette abritée de grands platanes, elle est occupée à je ne sais quels travaux de campagne, un grand chapeau baissé sur ses yeux noirs. Il me l'a indiquée parce qu'elle est une des filles les mieux plantées du pays basque, et que ses frères, ses petits neveux sont des êtres superbes. D'abord je l'aperçois vue de dos, inclinée; sa taille a la souplesse espagnole; sa mise toute simple est presque élégante. J'ai presque peur de la voir. Elle se retourne et nous sourit; c'est le sourire de Ramoncho déjà connu, les dents apparaissant blanches comme du lait, les longs yeux se relevant un peu par les coins ombragés de cils et de sourcils très noirs; sa voix est grave et musicale. Je la regarde longuement sous le

chaud soleil méridional, je la regarde comme si déjà elle était ma femme et je songe aux enfants qu'elle me donnera peut-être, qui seront beaux et qui auront ces yeux-là. Elle me regarde aussi, comme si elle avait deviné l'invraisemblable dessein qui m'amène. Autour de nous, dans ce cirque de montagnes qui est le pays d'Hendaye, il y a un grand silence; le soleil flambe et chauffe, un peu mélancolique sur les feuilles jaunies d'octobre; tandis que nos yeux s'interrogent, j'ai la vision d'êtres nouveaux auxquels je me serai transmis, qui seront un mélange d'elle et de moi, qui vivront dans cet âpre pays basque — et qui y seront peut-être contrebandiers; j'ai la vision de la vieillesse et de la mort, de la fin de moi-même adoucie par une prolongation presque consciente en ces êtres de l'avenir; je sens toute une partie de mon âme fondre dans les choses d'alentour, se mêler aux essences intimes de ce sol, de cette race; il me semble que je touche à la minute décisive et suprême de ma propre pénétration par les effluves basques; je frissonne comme à l'approche tangible de quelque grand mystère, tandis que je promène sur elle et sur le cirque profond des montagnes mes yeux qui ne voudraient pas mourir, qui vaguement espèrent se transmettre pour revoir indéfiniment ce pays.

De retour à la maison, où les malles, les caisses rendent comme visible la mélancolie des départs, je reçois, sur la terrasse ensoleillée de soleil d'automne, les visites d'adieu de mes amis Simon, Tiburcio, Ramoncho qui ne se doutent pas de mon entrevue étrange avec leur sœur. De plus en plus l'idée de cette sorte de mariage s'implante en moi-même — et cela change la tristesse du départ en une tristesse autre, plus incompréhensible.

Rentrant seul, par un temps de pluie sinistre, dans sa maison abandonnée d'Hendaye, Loti éprouve à nouveau les impressions d'angoisse de son enfance, d'immense deuil, d'anéantissement de tout.

Dimanche 26 novembre. — Et cependant, je viens ici, au contraire, pour recréer de la vie, pour choisir une jeune fille qui soit la mère d'enfants issus de moi, pour me transmettre, me prolonger, me recommencer dans le mystère des incarnations nouvelles, et je me sens plein de volonté, de force et de jeunesse...

... A deux heures, Elise Saucès frappe doucement à ma porte. J'avais momentanément éloigné tous les autres. Et, pendant une heure, nous causons de l'avenir, de son départ avec moi, de cette sorte d'enlèvement projeté qui la fera ma femme de chair. Et nous remettons à demain, après une nuit de réflexion encore, la décision grave...

Sur la route solitaire, je rencontre Paul Saucès; il va au devant de Simon et de Ramoncho qui sont à la contrebande à Irun et doivent revenir par Santiago... Ils sont si doux, si confiants, si gentils, les deux frères, Paul et Simon, et je songe que, demain, je vais peut-être emmener leur sœur...

... Et je songe à la décision de demain : emmener cette petite fille, qui se jette dans mes bras comme un oiseau attiré par un miroir brillant. Je sens si bien que je ne l'aimerai jamais. Et je me représente la haine indignée de mon petit ami Simon, mon retour au pays basque devenu impossible; et les remords de l'écœurement d'après. Surtout je regrette l'autre, l'Espagnole, la sœur de Ramoncho !

Lundi 27 novembre. — ... Quand Gibaud⁸ me réveille, le vent gémit toujours, les feuilles mortes des platanes entrent en tourbillon par ma fenêtre. Tout à coup, ma confuse angoisse se précise : la décision à prendre ce soir, emmener cette petite fille à qui j'ai presque promis, et ne plus revenir au pays basque.

... Je passe la Bidassoa agitée, pour aller sur la rive espagnole, à Fontarabie, voir Simon et son père... Simon et son père, il me semble que je leur vole la poignée de mains qu'il me donnent.

... Quand je rentre à Hendaye, au crépuscule désolé, c'est l'heure du rendez-vous avec la sœur de Simon. Montant la rue balayée par le vent, je croise le docteur Durruty : « Vous me prêtez votre cabinet, lui dis-je; c'est là, pour ne pas nous compromettre, que j'ai donné rendez-vous à Elise S., à cinq heures.

— Oh ! dit-il, et l'autre, l'Espagnole, qui sera chez vous à cinq heures et demie ! Je courais pour vous le dire ! » — L'autre, c'est-à-dire la sœur de Ramoncho, la désirée qui ne voulait pas, — celle entrevue le dernier jour de l'été, à l'heure de mon départ, — celle avec qui j'avais fait, au soleil d'octobre, cet étrange demi-rêve d'une famille basque, — d'une prolongation de moi-même dans ce pays, dans ces montagnes...

Il me raconte tout ce qu'il lui a fallu d'arguments, de persuasion, pour obtenir de cette fille fière cette chose invraisemblable : venir chez moi !

Oh ! alors mon parti est pris d'en finir avec l'autre, la petite folle qui va venir la première, au rendez-vous de cinq heures.

A tâtons, je monte l'escalier du docteur, qui va rester dans la rue, faire le guet pour le passage de l'autre. Pas de lumière dans son cabinet. Avec mes allumettes de contrebande, je cherche partout une bougie, une lampe; rien ! La porte s'ouvre doucement, un petit pas

léger s'approche, hésitant. Je demande : « C'est vous ? » — Un éclat de rire, un peu nerveux, répond. « Entrez tout de même, dis-je ; nous serons forcés de causer dans l'obscurité, — avec une allumette de temps en temps ». Ensemble, nous cherchons encore : il n'y a vraiment de bougie nulle part. Elle a encore son allure de petite fille, son rire d'enfant. C'est pourtant bien grave, bien décevant pour elle, ce que j'ai à lui répondre, quand elle me dit : « J'ai bien réfléchi, c'est oui ! — Et moi, j'ai réfléchi, c'est non ! » J'ai hâte d'en finir avec elle, à cause de l'autre qui doit m'attendre au logis. Nous causons, dans l'obscurité, de temps en temps brûlant une allumette pour nous voir. Nous nous quittons bons amis tout de même ; je lui dis : « Restez là, assise, au moins un quart d'heure après moi, pour qu'on ne nous voie pas sortir ensemble. Et je m'en vais, courant presque, dans le chemin noir qui mène chez moi.

Elle n'est pas venue encore, l'Espagnole ; Gibaud me répond que personne n'est venu sonner au portail en mon absence. Alors je le place lui-même en embuscade, près de la grille, contre les rosiers, sur les tas de feuilles mortes que le vent tourmente. Déjà nuit close. Je lui dis : « Il viendra sans doute une jeune fille, hésitante, qui pourrait bien s'en retourner avant d'oser franchir la porte ; tu la retiendras et tu me l'amèneras au salon ».

Un moment après, il vient m'appeler : « La personne que vous attendiez est arrivée. »

Elle est dans le salon, debout, tout en noir, très pâle sous sa mantille noire. Son air grave et épouvanté à la fois contraste avec l'inconsciente gaîté de l'autre ; elle est belle, avec de grands yeux très longs comme ceux de ses frères. Elle est bien telle que je l'avais entrevue, un matin de chaud soleil, quand j'avais eu le songe un peu étrange d'une famille basque issue de nous deux...

D'abord muette et un peu tremblante, elle me raconte le roman désolé et décevant de sa première jeunesse, et les circonstances qui l'ont amenée à se jeter ce soir au devant d'un inconnu. Me suivre de suite, sans rien savoir de moi, elle n'y consentira à aucun prix. Et puis surtout, il y a ses parents qu'elle adore, auprès desquels elle veut passer encore un hiver...

Et nous nous arrêtons à ces conventions étranges : elle passera auprès de moi un mois d'épreuve, pendant lequel je jure de ne rien lui demander. Notre pacte pour la vie ne commencera qu'après, si, — comme il est très probable, — nous nous sommes attachés l'un à l'autre.

Dehors, vent d'hiver en tempête; les feuilles mortes viennent en tourbillon fouetter nos vitres. Paroles échangées, nous nous donnons la main, graves l'un et l'autre comme pour des fiançailles — et elle s'en va dans la nuit très noire.

Un instant après arrivent les bonnes figures joyeuses de Simon et de son frère Paul. Et comme je suis heureux, en leur tendant la main, de me dire que décidément je ne leur enlève pas leur sœur!

... Je me sens davantage de ce pays, depuis ce soir, depuis ces fiançailles mystérieuses.

Chez Simon, tout le monde est là, le père, la mère, et même la petite folle Elise. J'ai la conscience libre, en serrant la main de tous ces braves gens.

Dimanche 24 décembre. — ... Dîné avec Simon et son frère, auprès d'une flambée de branches, servis par Jean et en compagnie du docteur Durruty qui vient me donner, à mots couverts, le rendez-vous pour demain de l'Espagnole.

Lundi soir 25 décembre. — ... Un instant de recueillement un peu solennel: j'attends la jeune fille avec laquelle sans doute la fin de ma vie sera partagée.

Tant de choses me semblent déjà entassées derrière moi, tant et tant de choses que c'est peut-être bien tard pour entreprendre à présent ce par quoi j'aurais dû commencer. Et je regarde anxieusement dans la glace ma figure, pour m'assurer qu'elle est encore jeune.

Elle tarde à venir. J'ai laissé à cause d'elle le portail du jardin ouvert. Par le jardin, dans l'obscurité, sans que Jean l'ait vue, elle arrivera directement jusqu'à moi dans le salon. Mais l'heure fixée est passée depuis longtemps.

Enfin j'entends son pas dans les allées, sur les monceaux de feuilles mortes.

Elle entre, toujours tout en noir, grande et élégante, très pâle sous sa mantille noire. Encore tremblante, de tout l'inouï des résolutions prises, elle s'assied devant moi, d'abord muette. Puis nous causons, très bas, de mille choses, comme des fiancés, envisageant toutes les difficultés de la situation acceptée.

Elle est une belle créature, dans l'épanouissement de ses vingt-six ans, avec de longs yeux très doux; aucune vulgarité d'aspect, bien qu'elle soit une fille du peuple.

Je ne puis pas dire que j'éprouve un grand entraînement vers elle; c'est plutôt de la confiance et de l'affection, ce qui est mieux,

puisque surtout je la prends pour être la mère de mes enfants. Et puis il semble que nous subissions l'un et l'autre *une destinée*. Depuis ce radieux matin d'octobre où, à l'heure du départ, je l'ai vue pour la première fois, au soleil méridional, devant sa porte, j'ai eu ce pressentiment d'une famille basque fondée avec elle. Et elle, pour qui la connaît, il est si étrange qu'elle ait consenti, malgré sa fierté et ses scrupules religieux d'Espagnole !

Quand elle s'en va, il fait nuit très noire et un peu de pluie fine commence à tomber. Nous convenons de nous rendre, par des chemins différents, jusqu'à la sortie d'Hendaye où nous nous rejoindrons, et j'irai la conduire, en causant, jusqu'à la maisonnette isolée qu'elle habite sur la route d'Irun.

La nuit est douce, douce. Quand nous nous rencontrons, la pluie a cessé et la lune paraît, un peu voilée. De cette route d'Irun, où nous cheminons côte à côte, on domine les grands lointains des montagnes et de la mer.

Dans notre entretien de tout à l'heure, nous avons décidé d'attendre le retour de mon voyage un peu aventureux en Orient⁹ pour sceller notre étrange mariage. Et pendant le mois de juin 94, que sans doute je passerai à Hendaye¹⁰, c'est sur cette même route que nous nous donnerons nos rendez-vous, par les belles nuits d'été, pour causer mystérieusement ensemble... Avec une autre qu'elle, je l'ai déjà fréquentée, cette route, et je connais tous les bouquets d'arbres où l'on se cache, tous les tournants propices.

Nous arrivons devant sa petite maison où sa mère l'attend. Pour l'adieu, nous nous donnons longuement la main comme des fiancés, dans la nuit d'hiver embrumée et douce, devant les confuses profondeurs des lointains où brillent les feux de la côte espagnole. « Je prierai la Sainte Vierge, dit-elle, pour qu'elle vous accompagne dans votre grand voyage ».

Je me hâte de rentrer chez moi, par les « allées », enfonçant mon béret sur les yeux, pour n'être pas reconnu des rares passants qui me croisent dans l'obscurité. Jamais tant que ce soir je ne m'étais senti quelqu'un du pays basque.

Après dîner, je m'en vais à la maisonnette de Simon, faire mes adieux à tous, y compris à la petite folle d'Elise.

1894. Un important intermède. Durant plusieurs mois, Pierre Loti abandonne le pays basque. Calmée, sa frénésie sensuelle. Il poursuit une anxieuse recherche, une quête quasi mystique durant une période de longue continence. De février 1894 à la fin du mois de mai, il voyage en Orient. Cette alternance de vie libre, propice aux exigences de la chair, et de périodes de chasteté, n'est-ce pas le lot des marins, des grands voyageurs ?

« Je pense aller bientôt à Jérusalem, lit-on dans *Aziyadé*, où je tâcherai de ressaisir quelques bribes de foi ».

Le 22 février, le voici — avec deux compagnons de voyage : le duc de Dino et Léo Thémèze¹¹ — au seuil du désert. En guise de viatique, il s'est muni de la Bible familiale. Sur ses carnets de notes, non plus sur les feuillets mobiles qu'il utilise d'ordinaire et ennoblit de sa cursive et belle écriture, non moins minutieusement il note au crayon ses impressions et ses rêves, au hasard des haltes et des caravansérails. A l'aide de ces textes spontanés¹², de retour en France, il composera *Le Désert*, *Jérusalem*, *La Galilée*¹³, une admirable trilogie dont l'œuvre centrale est d'une pathétique beauté.

Présentant le premier volume, il avertit ainsi ses lecteurs, ses « frères de rêve » qui l'accompagneront par la pensée « en Arabie pétrée, dans le profond désert sonore », ... que, par avance, ils sachent bien qu'il n'y aura dans ce livre ni terribles aventures, ni chasses extraordinaires, ni découvertes, ni dangers ; non, rien que la fantaisie d'une lente promenade, au pas des chameaux berceurs, dans l'infini du désert rose.

Parti du Caire et de Suez, un bateau l'a transporté de l'autre côté de la Mer Rouge. Costumé en Bédouin, Loti se dirige, avec sa suite de transporteurs indigènes, vers le désert de Pétra, hanté de tribus insoumises et de détrousseurs de caravanes.

Quel contraste avec la sereine splendeur du décor de Fontarabie si souvent contemplé des terrasses de sa maison d'Hendaye, et reflété, aux heures claires, dans les eaux changeantes et moirées de la Bidassoa ! Qu'ils sont loin, les grands chars gémissants, aux roues pleines, progressant dans la douce campagne basque entre ces dalles de pierre grise dressées au bord des chemins, et menés par des hommes aux traits graves, un peu durs, la veste sur l'épaule, le béret sur

les yeux !

Le 24 mars, il est à Gaza; mais le voyage à travers l'Arabie n'est qu'une étape puisque c'est Jérusalem qu'il veut connaître :

... au bout de la route longue, troublée de mirages, Jérusalem apparaîtra, ou du moins sa grande ombre, et alors, peut-être, ô mes frères de rêve, de doute et d'angoisse, nous prosternerons-nous ensemble, là, dans la poussière, devant d'ineffables fantômes.

Puis il parcourra la Galilée, la Bible à la main, citant les Livres familiers à son enfance.

Or, à son retour, sa quête insatisfaite de Dieu ne s'apaisera point. Pour Loti, chaque voyage, chaque relais, chaque méditation sont autant d'occasions de transcrire dans son Journal intime ou dans ses livres les psaumes de sa propre Passion.

Son désespérant pèlerinage achevé, tout de suite une autre diversion, plus brève : du 12 au 28 mai, un voyage à Constantinople (on ne disait pas encore Istanbul), à la recherche d'autres fantômes dont il avait du moins, en 1876 et 1877, ressenti la chaleur humaine¹⁴; puis, les 29 et 30 mai, la visite, à Brousse, de la Mosquée verte¹⁵. Enfin, le 7 juin, le retour en France, à Rochefort.

Juillet 1894 : un mois entier passé à Hendaye. Un mois tout en contraste : tour à tour, temps splendide, ciel bas et gris; soleil éclatant, bourrasques...

Lent enchantement du pays basque... Parties de pelote, expéditions de contrebande, visites au château d'Abbadia, à la Reine Natalie¹⁶, à la Princesse Ghyka¹⁷, à la Reine d'Espagne. Une période d'exigeante sensualité, vouée à la recherche de sensations intenses. Puis la mélancolie à retourner à Rochefort...

Mardi 3 (juillet). — A neuf heures du soir, sur la route solitaire d'Irun, sous le ciel toujours sombre, devant les grandes montagnes tristes, ma première entrevue de retour avec Crucita. — En mon absence, m'a-t-on dit, elle a vécu songeuse et retirée, réfléchissant à la décision terrible. Son parti est pris, maintenant; elle me suivra, coûte que coûte, à la fin de ce mois, quand je m'en irai... La pluie tombe et nous sépare.

Mercredi 4 juillet. — A neuf heures, au rendez-vous, sur la route d'Irun, au tournant d'un petit bois. Bientôt Crucita arrive, regardant derrière elle, très craintive, en silhouette noire sur la route obscure. La soirée est belle et étoilée; nous nous promenons comme des fiancés, causant de toutes les difficultés que nous réserve l'avenir. Elle a peur de tout, d'être reniée par ses parents; elle craint les vengeances de ses frères... L'aîné, Tiburcio, est en prison pour ses délits de contrebande; le second, Ramoncho, s'est marié depuis mon départ... Elle est toujours aussi décidée à me suivre; elle s'en ira par un train de nuit, bien entendu... Un oiseau passe et repasse sans bruit sur nos têtes, dans le ciel chaud de la nuit. «C'est un hibou, Monsieur!» dit-elle, très effrayée tout à coup, et gentille dans cette frayeur.

Vendredi 13 juillet. — ... Le soir, grand orage, qui m'empêche d'aller au rendez-vous de la route d'Irun.

Dimanche 15. — ... Le soir, à la belle nuit de pleine lune, tandis qu'on danse le fandango sur la place et que Crucita, qui jamais ne s'était mêlée à ces fêtes, danse elle aussi comme pour me déplaire, je prends rendez-vous avec Otharré¹⁸ pour aller demain voir à Sare, au cœur du pays basque, une autre jeune fille dont on m'a vanté la beauté et le charme.

Lundi 16 juillet. — A Sare, dans la petite voiture d'Otharré, après avoir passé par chez lui à Ascain.

Cinq heures et demie du soir, quand nous arrivons dans ce village qui est comme le cœur du pays basque français, la patrie de tous les joueurs de pelote fameux du passé, le père d'Otharré compris. La route déjà était délicieuse, en cette région de hautes montagnes sauvages, admirablement vertes de hêtres et de fougères, de gros nuages embrouillant les cimes sombres.

Un rayon de soleil couchant, quand nous arrivons à Sare, tous les fonds restant sombres. Un rayon de soleil couchant sur le vieux village basque silencieux, délicieusement paisible, dominé et comme écrasé par les cimes de la Rhune où s'accrochent les nuages. L'église a un charme oriental, entourée des cyprès superbes du cimetière, comme une mosquée. Au bord de la place du jeu de pelote, des vieillards sont assis, qui étaient les vaillants d'autrefois et qu'Otharré me nomme comme les plus célèbres joueurs de jadis. Un calme et une mélancolie exquise, épandus partout...

Nous entrons dans l'auberge campagnarde, nous attabler

tous deux, et la jeune fille paraît, en robe d'indienne rose; de grands yeux noirs, très brune, un profil de médaille. Au moment où elle se montre, la lampe, pendue au plafond, tombe à grand fracas, se brise à mes pieds, — et c'est comme un avertissement dont Otharré a peur.

Nous commandons notre dîner campagnard, puis nous allons un moment errer dans le vieux village charmant, autour de l'église, sur la place du jeu de paume; on a l'impression d'un recul d'un siècle ou deux dans le tranquille passé. Et c'est un temps merveilleux, une heure exquise du soir, dans la splendeur de juillet.

Notre petit dîner, où nous sommes seuls, nous est servi par la jeune fille en robe rose. Elle est jolie, mais frêle, et si jeune... Par la fenêtre ouverte, on voit la place du jeu de paume, les vieillards assis, et au loin le crépuscule descendre sur les grandes Pyrénées. C'est une de ces heures où je me trouve encore étonnamment jeune, d'esprit, de cœur, de corps, dans un bien-être délicieux, et la glace en face de moi m'envoie l'image d'une figure en ce moment si reposée qu'on dirait vingt-cinq ans. — Otharré, sous prétexte de son cheval, s'en va, me laissant causer seul avec la jeune fille en robe rose. A deux ou trois questions que je lui pose, et auxquelles elle répond d'une voix grave et troublée, je comprends qu'elle me suivrait et que ma visite laissera une inquiétude dans sa jeune tête, comme si quelque fils de roi était venu la demander.

A huit heures, au crépuscule exquis, la grande pleine lune surgissant sur les Pyrénées, nous quittons le village, — et la robe rose, sur sa porte, regarde s'éloigner notre voiture. Elle est trop jeune décidément, et j'ai un remords d'avoir porté un instant de trouble à son âme.

Mardi 17 juillet. — Sur la route d'Irun, à neuf heures du soir, retrouvé Crucita. Causé longuement, à la belle lune, tandis que les grillons chantent, et les chouettes dans les bois. Pour la première fois peut-être, un peu de confiante amitié jaillit entre nous deux.

Jeudi 19 juillet. — La journée à Abbadia, à la partie de paume avec les joueurs ordinaires et le docteur Durruty, mon confident, qui joue contre moi. Il insiste pour que j'aie revu la jeune fille de Sare.

Le soir, à la belle lune, sur la route d'Irun, à l'heure où, dans le lointain extrême, les tambours et les trompettes espagnols jouent le couvre-feu, Crucita vient me rejoindre, confiante, la pauvre petite, ne soupçonnant pas les projets de Sare. Un jeune homme, en

espargates, qui marche sans plus de bruit qu'un chat, semble nous épier. Alors elle se sauve en courant, et rentre dans sa maison solitaire.

Samedi 21 juillet. — Je retourne le soir, par les chemins d'ombre et sous le ciel couvert, au délicieux village de Sare, avec Otharré, pour revoir la jeune fille. Je la trouve moins jolie, l'air plus frêle... et j'y renonce. Avec mélancolie, je quitte ce village auquel j'avais rêvé quelque jours et où sans doute je ne reviendrai jamais. Quand nous partons, au crépuscule, dans la petite voiture d'Otharré, au tournant de l'église, je regarde disparaître la maison abritée de platanes où elle, qui a tout deviné, est en robe rose devant sa porte, nous regardant partir.

Lundi 23, mardi 24 juillet. — ... Les soirs, pendant des embellies, sous le ciel encore tourmenté, je vais à la route d'Irun retrouver Crucita — et je m'attache presque à elle, tout en ne la trouvant décidément pas assez jolie pour être emmenée, et en en cherchant partout une autre, avec remords.

Mercredi 25 juillet. — ... Le soir, à la route d'Irun, où nous nous promenons, Crucita et moi, à la belle nuit d'étoiles, allant un peu plus avant dans la confiance.

Le lendemain, Pierre Loti passe quelques heures délicieuses auprès de la belle Princesse Jeanne Ghyka...

Jeudi 26 juillet. — ... Aux premières étoiles, elle s'en retourne à Biarritz, et c'est sa voiture qui m'emporte à la route d'Irun, au rendez-vous de Crucita.

Je pensais que le contraste serait accablant pour celle-ci. Mais ce soir, on dirait qu'elle s'est élevée, qu'il y a vraiment quelque chose sous son enveloppe de fille du peuple, plus vulgaire, hélas ! que l'enveloppe de tant d'autres aussi plébéiennes. Elle me dit gentiment son chagrin de quitter ce pays, la vue merveilleuse qu'on a sur les montagnes espagnoles, de la maisonnette qu'elle habite. « Oh ! c'est si joli, dit-elle. Monsieur, comment vivrais-je sans cela ! »

Samedi 28 juillet. — ... Le soir, à la route d'Irun, sous le ciel encore noir et menaçant. C'est notre dernière promenade avec Crucita, où nous arrêtons toutes les précautions du départ. La décision si grave est prise, irrévocable maintenant. Il semble qu'une destinée

nous ait poussés l'un vers l'autre, malgré nos hésitations, nos volontés de nous reprendre.

Mardi 31 juillet. — ... le dîner fini, je m'en vais à la route d'Irun, faire avec Crucita une dernière promenade, aux étoiles. Qui sait quand elle reverra sa maisonnette et son cher horizon de montagnes, la pauvre fille que j'entraîne à l'aventure inconnue... Et jamais, jamais sans doute, nous ne nous promènerons plus là, comme d'humbles fiancés basques, par les belles nuits d'été.

Après un séjour à Rochefort, retour de Pierre Loti, le 21 août, au pays basque.

Mardi 21 août. — ... En arrivant à la gare d'Hendaye, trouvé mon confident, le docteur Durruty, qui me dit que Crucita est prise d'hésitations nouvelles et terribles pour me suivre, ayant appris tout à coup que j'étais protestant. Cela lui fait le même effet que de se donner à quelque sarrasin ou païen...

Jeudi 23 août. — ... A neuf heures, au point convenu, sur la route d'Irun, où m'attend Crucita. Ses scrupules et ses hésitations s'évanouissent, pendant la lente promenade aux étoiles, où nous rencontrons, dans le noir, l'ami Chassériau¹⁹ qui nous reconnaît. En quittant Hendaye, le mois dernier, j'avais pourtant cru que ça ne se referait plus jamais, ces promenades avec Crucita, sur cette route déserte et charmante, entendant dans le lointain la musique des retraits espagnols.

Samedi 25. — ... Le soir, sur la route d'Irun avec Crucita, par temps menaçant et obscur. Crucita doit parler demain matin à son père et me donner lundi sa définitive réponse.

Lundi 27 août. — ... je vais sur la route d'Irun, pour la dernière des dernières promenades avec Crucita. Nous causons plus gravement que nous n'avions jamais causé encore, et nous nous quittons après avoir échangé notre premier baiser de fiancés. Samedi prochain, à minuit, elle sera à Rochefort. Elle est pâlie, malade, de l'angoisse de quitter son cher pays et de prendre cette terrible décision de me suivre.

1^{er} septembre - Samedi. — Rochefort, à la maison, où

je suis seul avec Maman Nadine.

Henri de Mira (Nina de Gernet) est avec moi depuis ce matin. C'est elle qui, le soir à dix heures, quand Emile Pelletier vient chercher le travestissement pour Crucita, arrange dans une boîte le petit manteau moderne, et le chapeau avec un nœud Walkyrie, et la voilette... A minuit, Crucita arrive; Emile Pelletier qui la reçoit va l'installer dans sa petite maison du faubourg. Et le sort en est jeté. Adieu la route d'Irun!

Dimanche 9 septembre. — ... Chaque soir, vers dix heures, je me rends dans la maisonnette du faubourg, passer une heure auprès de Crucita. Notre mariage charnel, selon sa volonté, ne sera consommé qu'après quinze jours d'épreuve. Elle me paraît avoir une pauvre petite âme bonne, très désorientée en ce moment par ce qu'elle vient de faire. Ses remords et sa dévotion espagnole la ramènent sans cesse à l'église. Je crois qu'elle sera simplement ce que je souhaitais qu'elle fût : une mère saine pour mes enfants.

Lundi 17 septembre. — (Hendaye) ... Il fait le même temps radieux et mélancolique, le même chaud soleil sur les feuilles mortes que l'an dernier, à époque pareille, quand nous avons quitté Hendaye à la même heure, — et c'était l'an dernier, à la dernière minute d'un pareil départ, que j'avais été pour la première fois apercevoir Crucita sur la route d'Irun, et que j'avais entrevu, dans une sorte de rêve étrangement triste, une famille basque créée avec elle... Et maintenant, elle est dans mon pays, elle m'a suivi.

Samedi 22 septembre. — (Rochefort) ... Ce soir est le premier où je sors, avec Crucita, par la porte détournée du fond de son jardin, — qui sera mon passage à l'avenir. Elle donne, cette porte, sur les vieilles allées Chevallier où je n'étais pas venu depuis mon enfance, juste en face de ce triste mur de l'hôpital, et de ces deux fenêtres grillées de l'amphithéâtre de dissection qui jadis étaient ma plus grande terreur à Rochefort. C'est étrange que chaque nuit, maintenant, il me faudra passer précisément par ce point-là.

Samedi 6 octobre. — (Hendaye) ... Dans le lointain, la retraite d'Irun! Tout l'été, c'était le signal du rendez-vous obscur, au tournant du petit bois, avec Crucita; — et maintenant, elle est exilée à Rochefort, la pauvre fille des montagnes, et depuis quinze jours elle est ma femme de chair...

Jeudi 20 octobre. — (Rochefort) ... Si gentiment ce soir, en s'appuyant la tête sur mon épaule, Crucita me confie les premiers indices d'une chose que je souhaitais. J'ose à peine espérer déjà, croire mon désir réalisé si vite...

Nous nous attachons l'un à l'autre et sans ennui maintenant je prends le soir le chemin du faubourg.

Mardi 23 octobre. — ... A dix heures chez Crucita. Les apparences qu'elle m'avait confiées la semaine passée semblent se confirmer encore — et je songe à ce petit Basque, qui naîtra de nous.

Lundi 12 novembre. — (Hendaye) ... Neuf heures du soir. Seul auprès du feu, dans le salon, le grand vent et la mer gémissant dehors. Depuis une demi-heure, M. Laurent Hiribarondo sort d'ici; le marché est conclu, la maison d'Hendaye, les terrasses et les tourelles nous appartiennent. Il me semble que je ne les aime plus. Avec une mélancolie infinie, j'entrevois l'avenir ici, ce lieu de repos que j'ai choisi, où je viendrai peut-être vieillir et mourir...

Mardi 13 novembre. — (Rochefort) ... Maintenant je possède cette petite maison d'Hendaye à laquelle je m'étais tant attaché. Et c'est précisément aujourd'hui qu'elle est à moi, quand je n'y tiens plus, après l'avoir tant désirée, — et quand vient de se briser, d'une façon cruelle et atroce, à ce dernier voyage au pays basque, un amour auquel je ne croyais pas tant tenir et qui était tout le charme de là-bas. A présent, elle me paraît vide et désolée, cette maison; vide, le pays d'alentour — et j'ai envie de ne plus y revenir²⁰... Et sans doute j'y reviendrai, et j'oublierai, — et peut-être, j'aimerai encore...

Dimanche 16 décembre. — ... Là-bas, au faubourg, dans mon mystérieux ménage avec Crucita, l'affection grandit; sous la contagion de son amour à elle, qui est devenu ardent, qui lui a pris tout le cœur et tous les sens, je me mets à l'aimer davantage. Et puis l'arrivée désirée d'un enfant se fait de plus en plus une certitude, et maintenant nous en parlons comme d'un être déjà réel, comptant les mois d'ici sa venue.

Mardi 25 (décembre). — ... Après le dîner, je vais faire mes adieux à Crucita et, à deux heures du matin, je pars pour Hendaye...

Mercredi 26 (décembre). — ... Je suis venu surtout pour rechercher une trace perdue, essayer d'éclaircir un malentendu infiniment douloureux qui jette comme un voile, pour moi, sur ce pays basque. Et puis je suis venu aussi pour définitivement acheter cette petite maison où se sont écoulées déjà trois années de ma vie.

Vendredi 28 decembre. — Hendaye où je viens de passer trois anxieuses journées. Je n'ai rien pu retrouver de la chère trace perdue; alors je m'en vais ce soir, avec presque l'intention de ne plus revenir, et ayant différé encore de signer l'acte de vente qui me rendrait propriétaire de cette maison autrefois aimée.

*
* *

Dimanche 17 mars (1895). — (Rochefort) ... Là-bas, dans mon petit ménage mystérieux du faubourg, apparaissent pour la première fois les bonnets, les langes du petit Ramontcho²¹ attendu...

Mardi 9 avril. — ... Le trousseau du petit Ramontcho se confectionne. Les hirondelles chantent.

Dimanche 28 avril. — Départ du comte d'Elva, qui était depuis trois jours à Rochefort. C'est une première soirée chaude de printemps. En revenant de le conduire à la gare, je vais retrouver Crucita par la vieille allée Chevallier et la porte des jardins.

Jeudi 9 mai. — ... Le soir, en allant chez Crucita, je trouve dans les rues les rondes de mai; il y en a partout, cette année, des bouquets de mai, et on danse autour, comme dans le bon vieux temps de mon enfance.

Lundi 10 (juin). — ... J'attends bientôt mon cher Léo, et bientôt aussi le petit Ramoncho, qui va naître de Crucita...

Vendredi 28 juin. — ... Le soir, à la belle nuit de juin, quand j'arrive dans mon logis du faubourg, par la vieille allée Chevallier et par le long jardin, je trouve Crucita sous les treilles, au clair de lune, m'offrant la branche de « grande verveine » parfumée qu'elle me donne tous les soirs. Elle pleure; elle a reçu une inquiétante lettre en basque, de son père, qui lui dit ses soupçons, les bruits qui courent à Hendaye, et

la somme de lui avouer la vérité.

Et puis elle a ressenti ce soir les premières douleurs, et la naissance de notre enfant est proche.

Samedi 29 juin. — ... De minuit à deux heures du matin, une longue attente, pénible et grave. La pauvre Crucita est à la torture, ne peut pas se débarrasser de son enfant. Nous sommes trois qui la tenons, tandis qu'elle se débat affreusement et que le docteur Lacroix la martyrise avec des fers. Il est très inquiet, le docteur, il dit que peut-être il faudra sacrifier l'enfant, que dans tous les cas il va s'étouffer si cela continue. Nous sommes éclaboussés de sang comme des bourreaux.

Mon Dieu, si elle meurt, la pauvre Crucita, et dans de telles conditions, enlevée à ses parents qui ne savent même pas où elle est, quel remords j'en garderai !

A deux heures enfin, l'enfant vient, ensanglanté, à moitié étouffé ; on le jette sur le lit à côté d'elle ; je n'ai plus conscience de rien, et le petit être martyrisé ne bouge pas, ne vit sans doute plus. Tout à coup, il pousse un cri et se secoue. « Bonjour, mon petit Raymond », dit joyeusement la bonne vieille qui est chargée de le recevoir. Allons, il respire, le voilà qui crie à pleins poumons, il est sauvé, et les vieilles femmes disent qu'il est remarquablement gros et fort.

Et ce rêve étrange est accompli, plutôt ce pressentiment est réalisé que j'avais eu un matin de fin octobre, il y a deux ans, quand j'allais quitter Hendaye avec Maman Nadine, un matin si mélancoliquement ensoleillé de fin octobre méridional, quand Durruty m'avait mené en hâte à la maisonnette de Crucita, devant le grand décor un peu sombre des Pyrénées espagnoles, et que j'avais aperçu cette Crucita pour la première fois : pressentiment d'une famille basque créée avec elle, et d'un enfant qui s'appellerait Ramontcho.

Par la belle nuit de juin, quand tout est fini, je m'en reviens avec le docteur Lacroix, par le cours d'Ablois désert, à deux heures et demie du matin. Je songe à ce petit être nouveau, au mystère de sa destinée.

Dimanche 30 juin. — Je passe à cheval à six heures du soir devant chez Crucita. Il était convenu qu'il y aurait un chiffon blanc à la fenêtre si tout allait bien — et le chiffon blanc est là.

... La nuit venue, je m'en vais chez Crucita. Tout va bien, et le petit Ramondcho dort à poings fermés dans son berceau.

Sur le feuillet du 1^{er} juillet de son Journal intime, Pierre Loti a collé une coupure de journal mentionnant, à la rubrique rochefortaise, l'avis publié par le bureau de l'état civil. Sans nom de famille évidemment, le prénom Raymond y figure ainsi, souligné par Loti à l'encre rouge.

ÉTAT CIVIL DE ROCHEFORT

Du 28 au 30 juin 1895

Naissances

28. Gérard Graucher. — 29. Louis-Marie-Joseph Mellon; Antoinette-Elisabeth Jaquet; Germaine Villeger. — 30. Raymond.

*
* *

Lundi 15 (juillet). — ... Quand j'ai été voir, par l'allée Chevallier, le petit Ramondcho qui vient d'avoir quinze jours, je vais finir ma soirée au cirque²², — par tradition d'autrefois, tradition des foires de juillet de mon enfance.

Lundi 22 juillet. — On a coupé à Samuel²³ ses longs cheveux; tondu en soldat, à présent, il a une petite figure si changée, plus homme, mais si pâlotte en ce moment. Je le regarde avec une mélancolie extrême.

Et l'autre, le petit Ramondcho, commence à pousser, à rouler, de droite et de gauche, ses yeux noirs.

Dimanche 4 août. — (Hendaye) ... Le vent souffle en tempête, ce pays me fait sinistre accueil; j'y trouve surtout le vide, le vide des amours passées; j'ai le cœur plus serré d'y être revenu.

Lundi 5 août. — ... Et la nuit vient, calme, tiède, la belle lune éclairant Fontarabie et les montagnes. Sur la tourelle, en face de la mer, je m'étends, à la belle lune, attendant pour tout à l'heure de l'amour encore, un mirage nouveau, qui vient me faire oublier les mirages anciens.

Mardi 13 août. — Tiburcio et Ramoncho, les deux frères de Crucita, viennent à mon appel; en se cachant, comme des contrebandiers, ils arrivent par la plage, par le chemin de la tour.

La paix se fait entre nous, et nous nous serrons la main comme des beaux-frères. Ils vont parler aux vieux parents, leur demander s'ils consentiront à me recevoir.

Lundi 19 août. — (Rochefort) ... A la nuit tombée, je m'en vais, par l'allée Chevallier, voir le petit Ramoncho qui va avoir deux mois et qui commence à prendre une figure mignonne.

Vendredi 30 août. — ... Ramondcho, qui a deux mois, est déjà un petit être qui commence à sourire.

Samedi 31 août. — ... A minuit je vais à la gare, au devant du prince et de la princesse²⁴.

Une minute exquise d'amour, à cette gare, en les attendant...

Visite d'une quinzaine de jours, à Rochefort, de son ami Léo Thémèze.

Lundi 2 septembre. — ... Le soir, par le clair de lune merveilleux, je l'emmène chez Crucita, suivant le chemin de l'allée Chevallier et du jardin, pour lui faire voir le petit Ramondcho, qui dort à poings fermés, tout drôle dans son berceau.

Vendredi 6 septembre. — ... Des soirées avec Léo, à la fenêtre du second, à compter les chats des toits²⁵; puis nous sortons sous le grand éclairage lunaire, nous promener avec des illusions de Tropiques; un instant je le laisse, pour aller embrasser petit Ramondcho...

... dans l'allée Chevallier, allant voir Ramontcho, nous nous hissons le long des murs effroyables de l'amphithéâtre pour regarder les morts...

Dimanche 8 septembre. — ... quand la lune est levée, je m'en vais voir Ramontcho.

Lundi 9 septembre. — ... A trois heures et demie, on baptise le petit Raymond à l'église Saint-Louis; Léo va assister au baptême²⁶.

Jeudi 12 (septembre). — ... Après dîner, toujours par ce temps refroidi, nous nous en allons, Léo et moi, par la vieille allée Chevallier, voir le petit Ramondcho, que Léo veut embrasser avant de

partir.

Mardi 1^{er} octobre. — ... Le petit Ramondcho sait faire coucou et les marionnettes — ce qui, paraît-il, est prodigieux pour un bébé de trois mois.

Samedi 12 (octobre). — (Hendaye) ... Huit heures et demie du soir. Nuit noire et étoilée; quand je suis assis sur ma terrasse, Tiburcio, le frère de Crucita, arrive en se cachant comme un honteux prendre des nouvelles de sa sœur et de notre petit Ramoncho.

Le lendemain, la Reine Natalie, «belle et épanouie, tout en blanc dans un landau à trois chevaux», a été invitée à déjeuner par Pierre Loti à Ascain; ils poursuivent leur promenade jusqu'à Sare.

Dimanche 13 (octobre). — ... Devant sa porte, tout en blanc, se tient, sous les platanes, la jeune fille que, l'année dernière, j'avais failli associer à ma vie... Elle est venue là pour voir la Reine et se trouble en m'apercevant...

Pendant la partie de pelote, Loti aperçoit

... là-bas, l'ensemble charmant des maisons basques, avec leurs vieux porches, leurs contrevents et leurs platanes — et, devant certaine porte, la tache blanche de la robe de la jeune fille qui, de loin, nous regarde.

... C'est l'heure de nous séparer. Devant chez la jeune fille en blanc, toujours immobile à sa porte, la Reine remonte dans son landau, me disant : à vendredi. Et je monte dans ma petite voiture, mes poneys basques partent au galop. En m'éloignant de la jeune fille en blanc, j'ai presque un regret d'elle, — un regret de l'avenir avec elle que j'avais jadis entrevu.

En approchant d'Hendaye,

... Au galop toujours, je reconnais sous les platanes la petite maison de Crucita, au bord de la route d'Irun, la maison d'où je l'ai emmenée pour accomplir mon rêve de famille basque, réalisé si vite... Elle est tout de suite perdue dans le noir, cette maison, tant nous courons vite.

Vendredi 25 octobre. — (Hendaye) ... La nuit tombe quand je rentre au petit logis. C'est l'heure où Tiburce m'attend, pour me mener chez ses vieux parents qui consentent enfin à me recevoir. D'abord j'entre chez lui, voir ses petites filles ainsi que je l'ai promis à Crucita; chez lui, c'est rempli de crucifix, de chapelets et d'images de saints. Il fait nuit; par des chemins différents nous sortons d'Hendaye, pour nous retrouver aux allées et faire de là route ensemble, dans la campagne humide et noire.

Les vieux parents de Crucita nous attendaient, solitaires maintenant dans leur maison isolée au bord de la route d'Irun.

Ils sont émus et troublés de me recevoir, ayant un mélange d'affabilité et de rancune, — pauvres vieux qui, à cause de moi, vont finir si tristement leur vie. Ils ne parlent ni français, ni espagnol; Tiburce traduit en basque ce que j'ai à leur dire. Ils m'interrogent sur Crucita, sur le petit Ramoncho... C'est étrange, que ce soient son grand-père et sa grand-mère, à ce petit qui est mon fils, ces deux vieillards inconnus. Et c'est alors surtout que me semble bien irrévocablement réalisé mon pressentiment de famille basque, — ce pressentiment que j'avais eu ici même, un matin radieux d'automne, il y a deux ans!... Ils me font voir toute leur maison, les pauvres vieux, qui se délabre tristement, vide et humide; en dernier lieu, la chambre abandonnée de Crucita...

Comme nous nous en revenons, Tiburce et moi, dans la campagne noire, au moment de rentrer dans Hendaye, il me dit: « Si ça vous est égal, moi ça ne me fait rien, après tout, qu'on nous voie ensemble. »

Mon Dieu, oui, ça m'est égal; les gens diront: voilà les deux beaux-frères; qu'importe!

Mercredi 13 novembre. — (Rochefort) Le petit Ramondcho est devenu un des habitués du jardin²⁷, apporté vers deux heures par sa vieille promeneuse.

Dimanche 29 décembre. — Temps gris, sombre, immobile. La maison presque vide. Blanche²⁸ et Samuel à Bordeaux. Maman Nadine dans la chambre bleue. Pierre²⁹ gardant la maison. A deux heures et demie, par la porte de la rue Thiers, on amène le petit Raymond, qui entre ici pour la première fois et d'abord s'arrête chez Pierre qui vient m'avertir.

On lui fait traverser la cour, pour l'amener dans la petite salle à manger, où Ninette³⁰ que j'ai fait avvertir le reçoit et l'embrasse.

Puis je le prends à mon cou pour le porter à Maman, dans la chambre bleue, — pauvre petit irrégulier et sans nom, que je trouve si étrange de voir là. Il est joli et rose, dans sa petite robe blanche. Maman, très étonnée de voir un bébé au cou, lui sourit et me demande : « Ah ! Et qu'est-ce que tu m'amènes là ? » Je réponds : « Un pauvre petit bébé qui vient te faire visite. Il est bien mignon, tu vois. Embrasse-le, et puis il s'en ira. » Maman l'embrasse, et je l'emporte.

Maman ne comprend qu'après ce qu'était ce petit enfant. Elle demeure toute tremblante et profondément émue de cette révélation jusqu'au soir.

Pierre Loti.

*
* *

Cette dernière page de Pierre Loti semble une conclusion naturelle à son récit entrecoupé, le point d'orgue d'un roman non rédigé selon les règles d'une stricte composition, sur le thème de son expérience peut-être la plus intime.

Mais, hors la mort, existe-t-il dans nos existences de définitifs dénouements ? Certes, les romanciers en proposent en des conclusions plus ou moins arbitraires, paraissant le plus souvent orientées par quelque deus ex machina. C'est si vrai qu'après la publication d'un roman certains auteurs, tel François Mauriac, cèdent au besoin de procéder encore à de successives Plongées dans le destinée de leurs héros.

La vie continue.

Après 1895, Pierre Loti eut encore deux fils de la Basquaise choisie en vue d'une descendance euskarienne qui, espérait-il, sous les espèces de leurs sangs mêlés, le prolongerait quelque temps.

La vie reste maîtresse de l'enchaînement des événements, et parfois les répète.

C'est pourquoi j'ai arrêté au déclin de l'année 1895 la transcription de ces notes dramatiques. Car y sont déjà rassemblés les éléments essentiels d'un roman. La suite du Journal intime risquerait d'apparaître comme une répétition à peine modulée de révélations et



*Pierre Loti et ses trois fils.
A sa droite, Samuel Loti-Viaud et les deux fils G***.*

d'impressions désormais connues.

Oui, sans quelconque transposition, il y a là matière à un véritable roman, un roman vécu — comme la plupart des récits de Pierre Loti, transcriptions le plus souvent fidèles de son Journal intime. Or lui, qui ne voila guère dans ses livres les circonstances de ses amours exotiques, s'est au contraire montré extrêmement discret, plutôt secret quant à ses amours basques. Ramuntcho, publié en 1897, n'en est qu'un écho très amorti et d'ailleurs présenté impersonnellement. Certes, le pays basque y est essentiel comme fond de décor; mais les protagonistes Franchita et son fils Ramuntcho ne sont qu'une préfiguration considérablement transposée de Crucita et de Raymond G...³¹.

A supposer que Pierre Loti ait un moment songé à utiliser ces notes pour composer un récit suivi, même avec la réserve d'un romancier ne s'exprimant pas à la première personne, il est certain qu'il renonça aussitôt à cet imprudent, voire impudent dessein. Non par crainte de lasser ses lecteurs par de nouvelles évocations de la terre basque — qu'il ne laissa pas de chanter maintes fois encore. Le mobile de ce vraisemblable abandon, on le conçoit aisément : le roman d'une brûlante vérité qu'il aurait magistralement rédigé, mais dont le cadre était si proche de son foyer légitime, à Hendaye comme à Rochefort, eût assurément, par sa diffusion, davantage meurtri le cœur des siens — de sa femme qui ne pouvait ignorer sa liaison et révéla, dans son infortune, une constante et noble dignité.

A nous donc, sans regret, de tenter de l'imaginer, sobre ou poignant, à l'aide de ces pages troublantes, délibérément laissées dans leur état schématique.

André MOULIS

*

NOTES

1. Je dois la communication de ces textes inédits à l'affectueuse obligeance du fils de l'écrivain, Samuel Loti-Viaud, dont je salue avec émotion la mémoire, ainsi qu'à l'amabilité de Mme Elsie Loti-Viaud à qui je dédie mon amicale et déférente gratitude.
2. Cf. André Moulis : *Genèse de « Ramuntcho »* (Annales publiées par la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse, novembre 1965).
3. Dans la revue américaine *Rice University Studies* (été 1973), Mme Rolande Leguillon écrit, dans une étude intitulée : *Un Aspect de l'amour chez Pierre Loti* : «... la femme, de par sa nature, est plus intimement liée à la race et à la création, alors que l'homme est plus tragiquement seul. Son rôle est essentiel dans ce domaine, soit, mais bref, et peut, émotionnellement, rester sans importance. A partir du moment où il sera pénétré de l'idée que la femme est moins seule que lui, Loti voudra partager avec elle ce lien qu'elle a avec la création. Il commencera à penser que se perpétuer ainsi peut être considéré comme une façon de lutter contre la mort. Mais il lui faudra longtemps pour en arriver là, car c'est aussi le renoncement au moi complet...».
4. Pierre Loti : *Quelques Aspects du vertige mondial*, Flammarion, Paris, 1917, pp. 25-27.
5. Construit dans le style gothique par Viollet-le-Duc, au milieu d'un grand parc et de bois magnifiques, juché au sommet d'une falaise dominant Hendaye, ce bizarre château abritait un étrange couple : un vieux savant très fin, astronome, géographe et archéologue, et son originale et très bonne épouse, Mme d'Abbadie, toujours entourée d'étranges compagnons : un immense perroquet, un vieux cacatoès, deux aigles apprivoisés, terreur de ses invités.

Loti aimait Mme d'Abbadie comme une sincère et robuste et tendre amie, respectant son affection qui, à l'occasion, ne craignait pas de déplaire, étant un peu la voix de sa conscience.

Le roman *Ramuntcho* lui est ainsi dédié :

« A Madame V. d'Abbadie

qui commença à m'initier au pays basque en l'automne de 1891.

Hommage d'affectueux respect.

Pierre Loti.

Ascain (Basses-Pyrénées), novembre 1896. »

Quelques lignes du *Journal intime* de Loti expriment la lente et irrépressible imprégnation du pays et de l'âme basques quand il l'a sentie l'envahir :

« Lundi 28 novembre 1892. — ... L'après-midi, je monte au château d'Abbadia, voir Mme d'Abbadie. Une heure de route à peu près, par des chemins hauts qui dominent ce pays superbe, la grande, l'immense plage avec ses brisants et les montagnes espagnoles. Espagne et France très mêlées ici, la frontière est inappréciable parce que d'un côté et de l'autre on est en pays basque. »

Au retour d'Abbadia, après avoir frémi au cri de l'irrintzina (Oh ! ce cri, inattendu, strident, déchirant, scandé d'une façon si sauvage au début, et puis allongé, allongé en glapissement d'hyène !), il note, toujours au 28 novembre :

« Quand je m'en reviens à Hendaye, par les sentiers de la grande plage, au crépuscule, je me sens pénétré plus qu'avant par des effluves de l'âme de cette race basque. »

6. A la pelote basque, un de ses compagnons habituels de jeu.
7. Le voisin de Pierre Loti, son ami et « conseiller ».
8. Un matelot au service de Pierre Loti.
9. Au cours d'un congé de six mois (de janvier à juin 1894), il ira en Terre Sainte, et même à Constantinople, à Brousse.
10. En fait, il ne reviendra à Hendaye, après son long voyage en Orient et un séjour de près d'un mois à Rochefort, que le 30 juin.
11. Léo Thémèze, le héros de *Matelot*, rencontrait souvent son ami Pierre Loti, en particulier à Rochefort, à Hendaye, faisant chez lui des séjours plus ou moins longs.
12. Certains n'ont pu être retrouvés dans les archives de sa famille. Toutefois, en dépit de la difficulté à déchiffrer ces textes écrits au crayon et que les années ont estompés, j'ai pu en reproduire

la plupart et les commenter dans les *Cahiers Pierre Loti* (numéros 52-72).

13. Trois volumes publiés en 1895 chez Calmann-Lévy.
14. Cf. Pierre Loti: *Petite Suite mourante* à «*Fantôme d'Orient*». Pages inédites du *Journal intime* de Pierre Loti, présentées par André Moulis. Supplément au numéro 61 (juin 1973 des *Cahiers Pierre Loti*. Une plaquette de XXVI — 25 pages avec un hors-texte. Il a été tiré de ces textes, en plus des exemplaires réservés à l'Association des Amis de Pierre Loti, cinquante exemplaires hors commerce sur vélin bouffant, numérotés.
15. Pierre Loti: *La Mosquée verte*. Texte publié à la fin du volume *La Galilée*.
16. La Reine Natalie de Serbie (Loti écrit *Nathalie* à la française) séjournait à Sachino (Biarritz).
17. La Princesse Jeanne Ghyka était la sœur de la Reine Natalie.
18. Otharré Borda, du village d'Ascain, célèbre pelotari ami de Pierre Loti, que le romancier a nommé *Arrochkoa* dans *Ramuntcho*.
19. Le baron Frédéric-Arthur Chassériau, mort en 1955, un des plus sûrs amis de Pierre Loti, habitait le *Fal*, son étrange villa de Biarritz. Grand amateur des lettres, ayant publié de délicats ouvrages dont l'un — faveur insigne — fut préfacé par Loti, il est en particulier l'auteur de *Mes Souvenirs sur Pierre Loti et Francis Jammes* (Plon, Paris, 1937).
20. Impression passagère — qui se renouvellera, — due sans doute à une intense déception amoureuse. Mais les jours sont proches où il s'attachera définitivement à cette maison qu'il achètera en 1904 au docteur Durruty et appellera *Bakhar-Etchea* (la Maison du Solitaire); il y fera, seul, ou en famille, ou avec des amis, de fréquents séjours enchantés. Sentant sa fin approcher, il désirera y accomplir une ultime station et, selon son pressentiment, y mourra, le 10 juin 1923.
21. Dans son *Journal intime*, Pierre Loti n'utilise ordinairement pas lui-même le nom français de son premier fils d'origine basque (Raymond G...), mais écrit *Ramontcho*, ou *Ramondcho*, ou encore *Ramoncho*. Je respecte toujours sa changeante graphie.
22. Fêré d'exercices, voire de performances physiques, Pierre Loti fut toujours grand amateur des jeux du cirque. Cf. André Moulis: *Un Ami de Pierre Loti: Willy Frediani, acrobate de cirque* (*Cahiers*

Pierre Loti, numéro 72, décembre 1978).

23. Samuel Viaud, son fils légitime, né le 18 mars 1889.
 24. Le prince et la princesse Cantacuzène.
 25. Distraction ancienne, devenue pour eux traditionnelle.
 26. Pierre Loti était protestant, mais Crucita, en authentique basquaise, d'une ferme dévotion catholique. Ici, exceptionnellement, Loti utilise le nom français de baptême.
 27. Des fenêtres de son bureau de la Préfecture maritime où il est en service, Pierre Loti peut apercevoir le vieux jardin public.
 28. Depuis 1886, l'épouse de Pierre Loti, née Jeanne-Blanche de Ferrière.
 29. Nommé *Sylvestre* dans le déchirant récit *Passage d'enfant* (du recueil *Figures et choses qui passaient*). Il s'agit de Pierre Scoarnec, « un domestique à nous qui est devenu, après dix années, presque quelqu'un de la famille », un matelot resté au service des Loti-Viaud jusqu'à son décès, en 1944.
 30. Nadine Duvignau, nièce de Loti, qu'on appelait familièrement *Ninette*.
 31. Par une anticipation due à son imagination et peu conforme à ce que révéla la réalité, Pierre Loti a fait de Franchita une amante abandonnée. Plus vraisemblablement, il a prêté à Ramuntcho une hérédité complexe où l'on peut déceler quelques traits de leurs deux natures :
 « C'est qu'il était, lui, Ramuntcho, un mélange de deux races très différentes et de deux êtres que séparait l'un de l'autre, si l'on peut dire, un abîme de plusieurs générations. Créé par la fantaisie triste d'un des raffinés de nos temps de vertige, il se sent étranger auprès de ses compagnons. »
-